

HUMILITÉ ET CHARITÉ.

(PRÉPARATION A LA COMMUNION.)

Si donc il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque communion d'esprit, s'il y a quelques cordiales affections et quelques compassions : rendez ma joie parfaite, étant d'un même sentiment, ayant un même amour, n'étant qu'une même âme et n'ayant tous qu'une seule pensée.

Que rien ne se fasse par un esprit de dispute, ou par vaine gloire; mais que chacun par humilité de cœur estime l'autre plus excellent que lui-même. Ne regardez point chacun à votre intérêt particulier, mais ayez égard aussi à ce qui concerne les autres.

Qu'il y ait donc en vous les mêmes sentiments qui ont été en Jésus-Christ : lequel étant en forme de Dieu n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un serviteur fait à la ressemblance des hommes ; et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a

donné un nom qui est au-dessus de tous les noms : afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

(PHIL., II, 4-11.)

Dans les paroles si émouvantes que vous venez d'entendre, saint Paul recommande à ses lecteurs deux vertus chrétiennes, deux dispositions excellentes que nous croyons particulièrement utile de vous remettre devant les yeux dans ces jours saints et bénis, où vous vous préparez à participer à la cène du Seigneur : c'est la charité et l'humilité.

Pour engager les chrétiens de Philippes à la pratique de ces deux vertus, il leur présente l'exemple de Jésus, qui nous a laissé le modèle le plus parfait tout à la fois d'humilité et de charité; et il trace un tableau admirable de cet abaissement du fils de Dieu, devenu volontairement « l'homme de douleur. »

A ce tableau d'humiliation en succède immédiatement un autre, qui forme avec le précédent un contraste magnifique : c'est celui de l'élévation souveraine et de la gloire du fils de l'homme; car l'humilité a été pour lui le chemin de la gloire, et il en sera de même pour ses rachetés.

Nous avons donc ici trois ordres de pensées différents, qui nous fourniront, si le Seigneur le permet,

le sujet de trois méditations successives. Suivant pas à pas les paroles de l'apôtre, nous développerons dans un premier exercice, dont nous ferons une préparation à la communion, l'exhortation à la charité par laquelle il commence; l'humiliation volontaire de Jésus-Christ, modèle parfait de charité, fera l'objet d'une deuxième méditation; et enfin dans un troisième discours, que nous réservons pour le jour de Pâques, nous contemplerons la gloire de Jésus-Christ.

La première chose qui nous frappe dans l'exhortation de l'apôtre, c'est la manière dont elle est amenée et les motifs sur lesquels il l'appuie. Saint Paul aurait pu prêcher aux Philippéens la charité comme un devoir positif du christianisme; il aurait pu la commander au nom de la loi de Jésus-Christ et des obligations indispensables imposées à ses rachetés; mais c'est un autre motif qu'il présente à ses lecteurs, et ce motif est dans un rapport intime avec cette charité qu'il veut leur inculquer. Il leur demande de marcher dans la charité comme une consolation à lui accorder dans ses peines, comme un moyen de faire naître la joie dans son cœur au milieu de l'épreuve qui pesait sur lui. Paul, lorsqu'il écrivit l'épître aux Philippéens, était prisonnier à Rome, comme le prouve la mention qu'il fait de « ses liens » au chapitre premier, et celle des fidèles « de la maison de César » au chapitre quatrième; il avait devant lui un

avenir de souffrances, et il ne savait pas si l'issue de sa captivité ne serait pas le martyre, comme le prouve le verset dix-septième du chapitre second, où il parle de la possibilité de répandre son sang en aspersion sur l'offrande de la foi des Philippiens. C'est donc du sein de l'épreuve et de la souffrance qu'il leur écrit, c'est dans une situation où il éprouvait vivement le besoin de consolations et de joies chrétiennes : et il n'imagine pas de consolation plus précieuse, ni de joie plus excellente, que de voir ses enfants spirituels marcher dans la charité. Je ne sais rien de plus touchant qu'un pareil motif, présenté dans de pareils termes : « si donc il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque communion d'esprit, s'il y a quelques cordiales affections (littéralement quelques entrailles) et quelques compassions : rendez ma joie parfaite, étant d'un même sentiment, ayant un même amour, n'étant qu'une même âme, et n'ayant tous qu'une seule pensée. » Qui pourrait n'être pas touché, n'être pas remué profondément par de telles paroles ! Il y a quelque chose dans ces paroles qui descend jusqu'au fond des entrailles, et qui les fait tressaillir des tendres émotions de la charité. Elles présentent d'ailleurs une sorte de riche confusion, provenant de la plénitude même des sentiments qui se pressent dans le cœur de l'apôtre, et qui voudraient en sortir tous à la fois. Tout ce qu'il y

a de plus doux, de plus consolant, de plus aimant, de plus tendre, est réuni pêle-mêle dans ses expressions. Il ne parle point du devoir : eh! qu'est-il besoin de parler de devoir quand il y a tant de douceur, tant de joie pure et profonde dans la charité? Ah! mes frères, ouvrons toutes les portes de nos cœurs à l'influence de ces douces paroles! Plaçons-nous, pour écouter l'exhortation de l'apôtre, dans cette atmosphère de paix, de joie, de consolation, de tendresse chrétienne où il vivait lui-même lorsqu'il écrivait à ses chers Philippiens; pénétrons-nous des sentiments qui remplissaient son cœur, comprenons et sentons tout ce qu'il y a de précieux et d'excellent dans l'amour qui est en Christ. Si nous avons besoin de consolation dans nos épreuves et de joie au milieu des douleurs de la vie; si l'esprit d'égoïsme et d'irritation qui déchire les sociétés humaines nous fait sentir d'autant plus le prix de l'union et de la concorde; si en présence d'un passé douloureux, ou d'un avenir incertain et sombre, nous avons besoin, comme saint Paul, de nous rattacher à quelque chose de doux, de consolant, de paisible, d'assuré, cherchons comme saint Paul notre consolation, notre force et notre paix dans les pures délices de l'amour chrétien.

Après avoir ouvert le cœur de ses lecteurs par cet exorde si tendre et si pénétrant, l'apôtre arrivant enfin à son but les exhorte à la charité, et tout ensemble à l'humilité. Il mêle étroitement ces deux ver-

tus chrétiennes, parce qu'elles sont, en effet, inséparables dans le cœur et dans la vie de l'enfant de Dieu : ce sont deux sœurs immortelles qui se donnent la main et qui se soutiennent mutuellement ; l'une ne peut marcher sans l'autre ; celui qui aime ses frères est tout naturellement porté à s'estimer au-dessous d'eux. Il serait difficile de décider laquelle de ces deux vertus chrétiennes saint Paul avait principalement en vue, tellement il les mêle, il les entrelace, il les confond dans son exhortation. Quand il recommande aux Philippiens d'être « bien unis ensemble et de n'avoir qu'une même âme, » il semble n'avoir en vue que la charité ; quand il veut « que chacun d'eux estime l'autre plus excellent que lui-même, » il semble n'avoir en vue que l'humilité. Et quand il veut « que chacun ait égard à l'intérêt des autres plutôt qu'à son intérêt particulier, » ses paroles peuvent s'appliquer tout à la fois à l'humilité et à la charité. L'exemple de Christ, qu'il offre pour modèle à ses lecteurs, prêche tout à la fois l'humilité et la charité. Ce même mélange, cette même confusion de la charité avec l'humilité se retrouve dans l'admirable description du treizième chapitre de la première épître aux Corinthiens : « la charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité n'est point insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point malhonnête, elle ne cherche point son intérêt ; elle ne s'aigrit point ; elle

ne soupçonne point le mal ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. »

L'humilité, la charité : telles sont les deux dispositions, inséparablement unies, qui nous sont les plus nécessaires pour pouvoir nous approcher de la table du Seigneur. La meilleure préparation à ce banquet sacré où notre sauveur nous appelle encore, sera de méditer sur ces deux vertus chrétiennes que Paul recommandait aux Philippiens.

La table du Seigneur nous prêche avant tout l'humilité. En nous rappelant l'amour du sauveur, elle nous rappelle par là même notre péché et la condamnation qu'il entraîne; car il n'y a lieu à sauver que ce qui est perdu. « Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ; » ce ne sont pas des justes, ce sont des pécheurs qu'il est venu appeler à la repentance. Céleste médecin des âmes, ce n'est pas pour des gens en santé, c'est pour des malades en danger de mort qu'il a quitté le ciel. Approchons-nous donc de sa table en nous humiliant profondément dans le sentiment de nos péchés et de notre condamnation. Allons-y en lui criant comme le péager : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Disons avec le pieux Adam : « Je ne vais pas à la table du Seigneur pour donner, mais pour recevoir ; je n'y vais pas dire à Christ que je suis bon, mais contempler combien il est bon. J'ai beaucoup de péchés à lui confesser, plus que je n'en

pourrais dire durant tout un jour; et quand je lui aurais dit tout ce que je sais de mes péchés, ce ne serait encore qu'une bien faible partie de ce qu'il en sait lui-même. Je vais en qualité de pécheur au sauveur. A quel autre irais-je avec mon aveuglement, mon cœur dur et ma volonté rebelle? Vous me dites qu'il me faut, je ne sais combien de grâces et de qualités morales pour m'approcher de la cène; mais je ne puis pas les attendre, mes besoins sont pressants, je suis un homme qui se meurt. Mon sauveur avec sa bonté si connue me dit: viens, fais ceci en mémoire de moi. Son invitation m'est un droit suffisant; j'irai le contempler crucifié, versant son sang pour moi, en dépit de tous mes péchés et de toutes mes craintes; et quand tous les chrétiens du monde s'élèveraient d'un commun accord pour m'en empêcher, je courrais me réfugier sous les ailes de Christ, pour y chercher un refuge contre le monstre du péché prêt à me dévorer. »⁴

Heureux, mes frères, ceux qui ont un sentiment aussi profond du péché, et qui soupirent aussi ardemment après le sauveur! Ah! dans ces jours de grâce que le Seigneur fait lever encore une fois sur nos têtes, préparons-nous à recevoir sa grâce en considérant sérieusement nos péchés, en sondant toute la profondeur de notre misère. Disons-nous bien que nous sommes absolument indignes de nous présenter

⁴ ADAM, PÉSSÉES.

devant Dieu ; que s'il prenait garde aux iniquités, nul d'entre nous ne pourrait subsister un seul instant dans sa sainte présence ; que si nous étions laissés à nous-mêmes, une condamnation terrible, éternelle serait notre juste et infaillible partage. Disons-nous bien que s'il nous est permis de nous approcher de Dieu, de le prier et d'attendre avec confiance une réponse à nos prières ; s'il nous est permis de prétendre aux biens éternels et d'espérer une place dans la maison du père céleste ; si nous pouvons contempler en Dieu un père qui nous aime, au lieu d'un juge inflexible armé des colères de sa loi ; si nous avons autre chose en perspective qu'une vie de misère et de souffrance, aboutissant à une éternité de condamnation ; s'il nous est permis d'avoir un seul moment de paix raisonnable et de joie solide, ce n'est pas à nous-mêmes que nous le devons, c'est à la pure grâce de notre Dieu. Oh ! qu'il nous soit donné, dans cette nouvelle semaine sainte, de descendre plus avant que nous ne l'avons fait encore au fond de l'abîme de notre misère ! Apprenons à réaliser enfin ce sentiment poignant du péché, dont nous parlons souvent, hélas ! et que nous connaissons si peu par notre expérience personnelle ! apprenons à crier réellement grâce et merci au Seigneur, comme David, alors qu'il s'écriait dans l'angoisse de son âme : « ô Eternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ! mes iniquités m'ont atteint, elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et ma force

m'a abandonné ! » C'est alors, c'est quand nous serons ainsi renversés dans la poussière, écrasés sous la conviction accablante de nos péchés, que nous pourrions comprendre et apprécier les compassions du Seigneur ; c'est alors que nous pourrions connaître et mesurer « la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur » de cet amour qui surpasse toute mesure et toute connaissance ; c'est alors que la voix de l'époux céleste sera douce à notre cœur, que sa table nous sera précieuse, et que nous pourrions faire une bonne et salutaire communion.

Mais ce n'est pas seulement devant Dieu que nous devons nous humilier ; c'est aussi devant les hommes. « Que chacun de vous, » nous dit l'apôtre, « estime les autres plus excellents que lui-même. » Que chacun dans l'église de Christ se mette sincèrement à la dernière place, et quels que puissent être les dons intellectuels ou spirituels qu'il a reçus du Seigneur, qu'il s'estime le plus indigne des fidèles, le plus pauvre en vertus chrétiennes, en patience, en tempérance, en foi, en charité.

Il y a plus encore. Ce n'est pas seulement en se comparant aux fidèles que l'enfant de Dieu doit s'estimer au-dessous des autres, c'est en se comparant à tous les pécheurs sans exception. Saint Paul ne s'appelle-t-il pas lui-même « le premier des pécheurs ? » Quand saint Paul, après une jeunesse que tout annonce avoir été austère et pure, élevé comme il le fut

dans l'observation la plus sévère de la loi mosaïque, pouvant déclarer avec vérité devant les pharisiens assemblés qu'il avait « vécu devant Dieu en toute bonne conscience jusqu'à ce jour ; » saint Paul qui, s'il avait d'abord persécuté l'église, l'avait fait par ignorance et croyant par là servir Dieu, et qui, du moment où la vérité lui était apparue sur le chemin de Damas, s'était dévoué sans réserve à la propager, fidèle entre tous les fidèles serviteurs de Jésus-Christ; quand un tel homme se déclare le premier des pécheurs, il ne faut pas voir dans cette déclaration une simple manière de parler, il ne faut pas croire qu'il y ait rien d'exagéré dans une telle confession; le langage de saint Paul, cet homme si consciencieux et si sincère, était, nous n'en pouvons douter, strictement conforme à la vérité; et s'il se déclare le premier des pécheurs, c'est qu'il croyait l'être réellement. Et en effet le sentiment que saint Paul exprime est celui de tous les enfants de Dieu. Il n'en est pas un seul qui, en se considérant lui-même et l'amour du Seigneur, en comparant les grâces qu'il a reçues à l'usage qu'il en a fait, ne soit disposé à se mettre à la dernière place, à s'estimer au-dessous même des plus grands pécheurs. Il trouve au fond de son cœur le germe de tous les péchés, de tous les crimes; et si ce germe ne s'est pas développé, ce n'est pas à lui-même, c'est à la grâce de Dieu qu'il se sent contraint d'en donner toute la gloire. Il se dit que s'il eût été placé dans des

circonstances aussi défavorables que tel homme livré au vice ou au crime, s'il n'eût pas reçu par la bonté de Dieu une éducation morale et chrétienne, s'il n'eût pas été entouré dès son enfance d'influences salutaires qui tendaient à le maintenir dans le chemin du devoir, il serait tombé sans doute comme le criminel, et peut-être plus bas que lui. Il sympathise pleinement avec ce fidèle serviteur de Dieu, l'un des hommes les plus vertueux, les plus charitables, les plus excellents qui aient jamais vécu sur la terre, Howard, qui, toutes les fois qu'il rencontrait un criminel conduit au supplice, se disait : « voilà où tu serais sans la grâce de Dieu ! »

Ce sentiment de notre indignité, qui nous porte à nous estimer au-dessous des autres, doit surtout se réveiller en présence de la table du Seigneur. S'il y a quelque chose au monde qui soit propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, et à nous faire éprouver un saint tremblement à la pensée de notre indignité, c'est assurément la participation à ces glorieux et saints mystères. Il est des personnes qui au moment de s'approcher de la cène se préoccupent beaucoup de ceux qui doivent y participer avec elles; elles se demandent avec anxiété si tel ou tel qui porte le nom de chrétien est vraiment digne de ce nom et en état de se présenter à la table sainte; il en est même qui s'abstiennent de participer à la cène, de peur de s'y trouver associés à des communiants indignes. Je ne

précède pas juger de telles personnes, ni blâmer une ligne de conduite qu'elles suivent par un principe de conscience : « que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit. » Mais quant à moi, mes préoccupations sont différentes au moment où je m'approche de la table du Seigneur. J'ai assez à faire de m'occuper de moi-même et de contempler ma propre indignité, pour qu'il ne me reste ni le temps, ni la liberté d'esprit de songer à celle des autres; si quelqu'un me paraît indigne de s'approcher de la table du Seigneur, c'est moi-même le tout premier; si quelqu'un me paraît mériter d'en être exclu, c'est moi-même avant tous les autres; et il m'est facile, en présence de ces merveilles de la grâce de mon Dieu offertes à un pécheur tel que moi, de mettre en pratique l'exhortation de l'apôtre : « que chacun, par humilité, estime les autres plus excellents que lui-même. »

Ce n'est pas seulement l'humilité que recommande l'apôtre aux Philippiens, et que nous prêche à tous la table du Seigneur : c'est encore la charité. « Rendez ma joie parfaite, » écrit saint Paul, « étant d'un même sentiment, n'étant qu'une même âme, ayant un même amour et une seule pensée. » La même exhortation nous est adressée dans ces jours solennels par la table du Seigneur. Quelle prédication plus pénétrante et plus douce tout ensemble, plus tendre et

plus puissante à la fois pourrions-nous imaginer, pour nous exhorter à la charité, que ce pain et ce vin de la cène, vivants symboles d'une charité qui nous a donné sa chair et son sang! En même temps qu'elle nous prêche notre indignité, la cène nous raconte aussi l'amour de Christ. Elle nous répète à sa manière, dans son langage qui pour être silencieux n'en est que plus émouvant, ces tendres paroles du sauveur : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Elle nous redit avec saint Paul et avec saint Jean : « personne sur la terre n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis : mais Dieu signale son amour envers vous en ce que, lorsque vous n'étiez que pécheurs, Christ est mort pour vous. » « Voyez quel amour le père vous a témoigné, » à vous ennemis de Dieu, à vous perdus et condamnés par vos péchés, « que vous soyez appelés enfants de Dieu! » Hélas! pourquoi faut-il qu'à force d'entendre parler d'une telle merveille nous y soyons comme accoutumés, et qu'elle remue à peine nos cœurs endurcis et indifférents! Oh! si cette fois du moins l'amour de Dieu pouvait triompher de la dureté de nos cœurs! si nous pouvions enfin, en contemplant dans le pain et le vin de la cène l'amour insondable du Seigneur, nous sentir émus jusqu'au fond de l'âme, et comprendre que tous les témoignages d'amour qui nous touchent le plus, que

nous admirons le plus dans le monde et de la part des hommes, que tout cela n'est rien auprès de l'amour dont Dieu nous a aimés en Jésus-Christ! alors, sous l'influence de cette charité céleste dont nous sommes nous-mêmes les objets, nos cœurs s'ouvriront naturellement, irrésistiblement à la charité envers nos frères. Nous sentirons que si Christ nous a tant aimés nous devons aussi nous aimer les uns les autres; que si Christ nous a pardonné, nous devons aussi pardonner à nos frères; que si Christ nous a remis une dette de dix mille talents, nous devons aussi remettre à nos frères les quelques deniers qu'ils nous doivent; et toutes les fois qu'un sentiment d'irritation ou d'amertume voudra se glisser dans nos cœurs, un seul regard porté sur ta croix, ô Jésus! ou sur la table de ta charité, suffira pour triompher de ce sentiment que tu condamnes, et le renvoyer dans l'enfer d'où il est sorti!

La sainte cène a encore une autre manière de nous prêcher la charité. Cette table commune qui nous réunit tous autour de ces aliments mystérieux et bénis, nous rappelle que nous sommes membres d'une même famille, enfants d'un même père, et rachetés d'un même sauveur. « Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, » dit saint Paul, « nous qui sommes plusieurs sommes un seul corps; car nous sommes tous participants du même pain. » Mes frères, est-ce bien de nous, est-ce de cette église que l'apôtre a voulu

parler? Sommes-nous réellement les membres d'un seul corps en Jésus-Christ? vivons-nous réellement de la vie commune des enfants de Dieu? en avons-nous seulement l'idée? connaissons-nous par expérience cette communion des saints à laquelle nous rendons témoignage chaque dimanche dans notre confession de foi? peut-on dire de nous, comme l'apôtre le dit du corps de Christ, que: « lorsqu'un des membres souffre tous les membres souffrent avec lui, et que lorsqu'un des membres est honoré tous les membres ensemble en ont de la joie? » peut-on dire que la charité nous unit étroitement, et qu'il y a pour nous, par-dessus toutes les différences de rang, de position, d'éducation, de fortune, une sphère élevée et pure où nous nous rencontrons devant Dieu dans la communion des cœurs? est-ce un besoin pour nous de nous réunir en assemblées fraternelles d'édification, de prier ensemble et les uns pour les autres? mettons-nous en pratique ces préceptes du Saint-Esprit: « portez les charges les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi de Christ; confessez vos fautes les uns aux autres, prenez garde l'un à l'autre afin de vous exciter à la charité et aux bonnes œuvres; que la paix de Dieu à laquelle vous êtes appelés pour n'être qu'un seul corps, tienne le principal lieu dans vos cœurs; faites tout sans murmure et sans dispute, étant remplis de compassion, vous entr'aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux? » Autant de questions

que j'adresse à nos consciences, hélas ! autant de condamnations que chacun de nous est forcé de prononcer sur lui-même. Ah ! puissions-nous, en présence de cette nouvelle cène à laquelle le Seigneur nous convie, en présence de ces souvenirs de l'amour de Christ qu'il fait passer encore une fois sous nos yeux, puissions-nous entrer à cet égard dans une vie nouvelle ! que nous la connaissions enfin, que nous la montrions au monde, cette charité qui doit unir tous les enfants de Dieu ! que la partie vivante de cette église apprenne enfin à former un peuple de Christ, un corps séparé du monde, consacré au Seigneur, étroitement uni dans une même foi, dans une même espérance et dans un même amour !

Si le sentiment de la charité est vivant au fond de nos cœurs, il se manifestera nécessairement au-dehors par des effets pratiques, par le dévouement et le sacrifice. « Ne regardez point, » dit l'apôtre, « chacun à votre intérêt particulier ; mais que chacun ait égard aussi à ce qui concerne les autres. » Ici encore, mes bien-aimés frères, combien n'avons-nous pas sujet de nous humilier et de nous condamner quand nous regardons à notre vie ! qu'y a-t-il de plus opposé à nos tendances et à nos habitudes que d'oublier nos propres intérêts pour les intérêts des autres ? Et savez-vous jusqu'où doit aller cet abandon de nos propres intérêts ? Saint Jean va nous le dire : « à ceci nous avons connu la charité, c'est que Christ a donné sa

vie pour nous : nous devons donc aussi donner notre vie pour nos frères. » Qui est-ce parmi nous qui est fidèle à l'esprit de ce précepte ? qui est-ce qui est prêt à donner pour ses frères, je ne dis pas sa vie, mais son bien-être, son temps, ou une partie de sa fortune ? Il en est quelques-uns peut-être, j'aime à le croire, et que Dieu en soit béni ! mais sont-ils nombreux parmi nous ceux qui pratiquent réellement la charité, et qui cherchent les intérêts de leurs frères avant leurs propres intérêts ? Votre conscience a déjà répondu avant moi : non, mille fois non. La plupart d'entre nous suivent une ligne de conduite qui est précisément l'inverse de celle que trace l'apôtre et qu'il suivait lui-même : ils cherchent avant tout leur intérêt particulier, et ensuite, s'il leur en reste le loisir, celui des autres. Presque tous nous mettons en pratique, sans oser la professer ouvertement, cette abominable maxime du monde qui est le renversement de celles de Jésus-Christ : « charité bien ordonnée commence par soi-même. » Souvenirs sacrés et bénis que cette semaine réveille dans nos cœurs, témoignages solennels de l'amour de notre Dieu, vivants symboles de son sacrifice, appels tendres et multipliés qu'il nous adresse par sa parole, par sa table et par sa croix, triomphez enfin, et pour toujours, de l'égoïsme et de la dureté de nos cœurs ! Apprenons enfin à aimer, « non pas en paroles ni de la langue, mais par des effets et en

vérité! » apprenons à nous oublier, à nous dépenser, à nous sacrifier pour nos frères comme Jésus-Christ s'est oublié et sacrifié pour nous; imitons celui qui allait de lieu en lieu pour faire du bien; sortons de nous-mêmes et du cercle étroit de nos intérêts, pour vivre d'une vie de dévouement et de sacrifice, d'une vie utile et féconde pour le bien de l'humanité! Que chacune de nos journées soit marquée par quelque renoncement, par quelque oubli de nous-mêmes, par quelque œuvre utile et bénie pour quelqu'un de nos frères. Tous sans exception, et chacun dans la mesure de ses ressources et de ses forces, empressons-nous à secourir les pauvres, à visiter les malades, à consoler les affligés. Tout en nous occupant des besoins temporels de nos frères, n'oublions pas leurs âmes immortelles; donnons pour l'avancement du règne de Dieu, pour les œuvres d'évangélisation; travaillons nous-mêmes personnellement à l'évangélisation du monde, auprès et au loin, par nos prières, par nos exhortations, par une vie sainte et conséquente avec notre profession chrétienne. Après nous être donnés au Seigneur, donnons-nous aussi à nos frères; amassons-nous ainsi de jour en jour dans le ciel ce trésor qui ne nous manquera jamais, et acquérons-nous par la charité un peuple nombreux de ces « amis » dont parle le sauveur, qui nous accueilleront au dernier jour dans les tabernacles éternels! Amen.